

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 363. Londres, Samedi 9 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

363. Londres, Samedi 9 mai 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Santé \(enfant Benckendorff\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[370. Paris, Lundi 11 mai 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-05-09

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Votre question m'a fait sourire. Non, je ne vous prie pas de ne pas venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous avez mille fois raison ce serait nous, vous et moi, qui serions des sots si nous écoutions les sots.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 420/116

Information générales

LangueFrançais

Cote1006, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

363. Londres, Samedi 9 mai 1840

midi

Votre question m'a fait sourire. Non, je ne vous prie pas de ne pas venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous avez mille fois raison ; ce serait nous, vous et moi, qui serions des sots si nous écoutions les sots. Votre réponse à Lady Palmerston est excellente. Pourquoi en avez-vous donc coupé la fin ? Quel secret y avait-il là ? Je suis curieux.

Je vous attends comme je vous attendais. J'aime votre phrase : "Envoyez regarder à Blackheath." J'y enverrai après-demain, malgré ce que je vous disais hier. Alexandre va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir. Bien des fois, depuis trois jours, j'ai pensé que ce serait vous peut-être qui partiriez pour venir le voir, et que lundi, mardi... Qui sait?

Si vous n'êtes pas partie, on ira vous montrer encore quelque chose. Votre jugement m'importe et votre approbation me charme. Du reste Kielmanseggo se trompe. J'ai lieu de croire que la proposition Rémilly tombera dans l'eau et avec elle toute chance de dissolution. J'en serai fort aise. Je ne fais nul cas de la politique pessimiste. Je suis prêt à accepter quand elles viendront, toutes les chances de ma destinée ; mais je n'en suis pas pressé.

J'ai reçu d'Henriette, sur l'abandon de leur voyage ici, une lettre d'une tendresse charmante, et aussi pieuse que tendre. Elle a le caractère fort tourné à la piété avec un petit esprit, fort indépendant, et même un peu entier, elle aime à regarder en haut et à respecter. Elles partiront pour le Val Richer le 20 mai. On m'écrit que la Normandie est charmante ; un immense verger en fleurs. Les champs sont couverts de pommiers.

Vous vous êtes donc décidée à vendre vos diamants. Vous ne me l'aviez pas dit. Que de choses on ne se dit pas en s'écrivant tous les jours !

3 heures

J'ai été interrompu par Alava et M. de Pollon. Je crois que je suis assez bien dans la petite diplomatie. Vous me le direz quand vous aurez passé quinze jours ici., Ma porte leur est toujours ouverte ; ma table souvent. Ils ont l'air de trouver que je fais honneur au corps.

Ils s'ennuient beaucoup. Le départ de Mad. de Blome leur a été une de leurs ressources. Elle restait chez elle presque tous les soirs. On m'a amené hier un petit secrétaire de Suède, un baron de Manderstrome, qui a de l'esprit. Il a beaucoup vécu chez vous et vous connaît bien. On dit qu'à la place de l'affaire de Naples qui s'arrange, Lord Palmerston va avoir une petite affaire avec le Portugal. Il s'agit d'une réclamation de quelques 350 000 livres Sterling

qu'on demande au Portugal et qu'il voudrait bien ne pas payer. Le Maréchal Bérerford y est compris pour 85 000 livres, et le duc de Wellington pour 17 000. Si le Portugal ne consent pas dans quinze jours, on parle de mesures coercitives, comme l'occupation de quelque colonie, Goa ou d'une des Açores, ou l'une des Îles

du Cap Vert. Ce sont les bruits de la petite diplomatie. Il ne faut pas. Le général Cordova est mourant à Lisbonne. Il était sur le point de partir pour se rendre en France.

Adieu. Je cherche si j'ai encore quelque chose à vous dire avant de me mettre à je ne sais combien de petites affaires qu'il faut que je règle aujourd'hui. J'ai beaucoup de petites affaires. Quel ennui d'être seul. Il est double ; le vide et le tracas. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 363. Londres, Samedi 9 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 9 mai 1840

Heure midi

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

à l'usage de
M. de M.

363

Londres, Samedi 9 Mars 1846 1846
m. d.

Votre question m'a fait
sourire. Non : je ne vous prie pas de ne pas
venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous
avez mille fois raison, je devais venir, vous
et moi, qui devions être, soit dit sans exagération
la tête. Votre réponse à Lady Palmerston est
excellente. Pourquoi ne avez vous donc coupé
la fin ? Les lettres y avait-elles ? Je suis
curieux.

Je vous attends comme je vous attendais.
J'aime votre phrase : l'avez-vous regardée à
Blackheath ? Il y en aura après demain, malgré
ce que je vous disais hier.

Alexandre va très bien. Je suppose qu'il
ne tardera pas à partir. Bien de son côté, depuis
long temps. J'ai pensé que ce serait vous peut
être qui partiriez pour venir le voir, et que
lundi, mardi... C'est tout ?

Si vous n'êtes pas partie, on ira vous
trouver encore quelque chose. Votre jugement
m'importe et votre approbation me charme.
Au reste Kielmansegg le comprou. Cui bon

de croire que la proposition Rémilly tombera dans l'eau, et avec elle toute chance de dissolution. J'en serai fort aise. Je ne fais nul cas de la politique pessimiste. Je suis prêt à accepter quand elle viendra, toutes les chances de ma destinée, mais je n'en suis pas pressé.

J'ai reçu d'Honorelle, sur l'abandon de leur voyage ici, une lettre d'une tendresse charmante, et aussi pensive que tendre. Elle a le caractère fort louable à la fois. Avec un petit esprit fort indépendant et même un peu rebelle, elle aime à regarder en haut et à aspirer. Elle partira pour le Val d'Aoste le 20 mai. On m'écrit que la Normandie est charmante; un immense verger en fleurs. Les champs sont couverts de pommiers.

Vous vous êtes donc décidé à vendre vos diamants. Vous ne me l'avez pas dit. Les de chez ou ne le dit pas en s'excusant les jours!

3 heures.

J'ai été interrompu par Alava et M. de Polignac. Je crois que je suis assez bien dans la petite diplomatie. Vous me le direz quand vous aurez passé quinze jours ici. Ma poche est toujours ouverte; ma table couverte. M.

sur l'air de la
M. de Polignac
Alava tous
sont chez elle
vivent bien
bonne de M.
à beaucoup

Il est q
qui l'ont
affaire avec
réclamation
qu'on demande
bien en par
en l'empire
Wellington
comme pas
même l'œuvre
quelque colon
l'une car M.
de la petite
être petit.

Le jour
Il était l'air
en France.
Alava.
chose à venir
de l'un côté

un peu de la
un de dilection. M. L'empereur beaucoup de départ de M. de
cas de la Blois lui a été une de leur maison. Elle
est à accepter. Tout chez elle jusqu'à la fin. En ma
travaux de ma rumeur lui un petit domaine de l'Inde, un
beau de Mandarins, qui a de l'esprit. Il
a beaucoup vu et vu et vu et vu et vu et vu.

abandon de la dit qu'à la place de l'effort de Naples,
l'indigne caractère qui s'arrange Lord P. va avoir une petite
un petit esprit affaire avec le Portugal. Il s'agit d'une
en outre, elle réclamation de quelque 350 000 livres sterling
espérer. Elle qu'on demande au Portugal et qu'il vendrait
le 20 mai. On bien ne pas payer, de marchand Belusford y
charmante; en compris pour 88,000 livres, et la due de
le change. Wellington pour 17,000. Le Portugal ne
contient pas dans quinze jours, en parle de
mesure, convention, comme l'occupation de
quelque colonie, l'Inde, ou l'un de, l'autre ou
l'une des, de, du Cap Vert. Ce sont les bruits
de la petite diplomatie. Il ne faut pas
être petit.

à vendre un Le général Cordova est en route à Lisbonne.
pas dit. Une Il était le point de partir pour le sud-est
le service les en France.

et m. de Pellon. Adieu. Je cherche de j'ai même quelque
am la petite chose à vous dire avant de me mettre à je
grand son ne dans combien de petites affaires, qu'il faut

363
que je régle aujourd'hui. J'ai beaucoup de
petits affaires. Quel ennui ! Votre salut ? Il est
doux, le vide et le travail.

Adieu. Adieu.

Monseigneur. Non.
Venez. De ce
avez mille fois
et moi, qui
les, l'été. Votre
excellente. Pour
la fin ? Quel
lucien.

Si vous
aimez votre
Blackheath -
le que je vous

Allez-vous
m. l'adieu pour
bon jour. Je
être qui parle
lundi, mardi.

Si vous ne
montrés encore
m'importe et
des amis. Quel